

COLLECTION  
DES MÉMOIRES

RELATIFS

A LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE

---

*MÉMOIRES DE MISTRIS HUTCHINSON, TOME II.*

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN  
Rue des Mathurins St.-Jacques, n<sup>o</sup>. 14.

# MÉMOIRES

DE

## MISTRIS HUTCHINSON.

---

TOME SECOND.



*hr*  
*03 11*

A PARIS,  
CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
QUAI DES AUGUSTINS, N<sup>o</sup>. 57;

A ROUEN,  
MÊME MAISON DE COMMERCE,  
RUE GRAND-PONT, N<sup>o</sup>. 73.

---

1823.

---

# MÉMOIRES

DE

## MISTRISS HUTCHINSON.

---

LORSQUE le prince Robert eut quitté les environs de Newark pour marcher au secours du Roi, nos ennemis du dehors continuèrent d'entretenir des projets d'attaque contre la garnison; et, à l'intérieur, les ennemis du gouvernement ne cessèrent pas non plus leurs hostilités secrètes. Le 11 mai, vers le soir, une fille du peuple trouva, dans l'échoppe d'un cordonnier, une lettre qui y était tombée; elle était adressée à sir Richard Biron. On lui mandait « que l'affaire que l'on avait « concertée avec lui était en fort bon train; que, « comme le moment approchait, il importait « qu'il y mît tout le soin et toute la diligence convenable. » On le pria aussi de brûler cette lettre; et au bas, on lisait : *Votre très-dévoué serviteur A. C.* Et par post-scriptum : « Ne manquez à aucun des points convenus, et de mon côté je ne négligerai rien. » Le gouverneur se

donna toutes les peines imaginables pour découvrir l'auteur de ce billet, sans jamais pouvoir y parvenir. Vers le même temps, quelques soldats à cheval, venant à passer devant une maison qu'avait habitée un nommé Henri Wandall, apothicaire, homme fort débauché et fort malintentionné ( la maison n'était pas occupée alors, et Henri Wandall en avait les clefs ), virent sortir un peu de fumée de l'intérieur ; y étant entrés, ils trouvèrent quelques morceaux de bois allumés, déposés au dessous d'un escalier, au milieu de débris d'étoupes et d'autres matières combustibles ; en sorte qu'il était évident qu'on avait disposé tous ces objets de manière à incendier toute la maison ; mais jamais il n'a été possible de savoir pour quel motif, ni par qui cette tentative avait été faite.

Le gouverneur, ayant appris que quelques compagnies ennemies occupaient le vallon, forma le projet de marcher contre elles, et en instruisit le comité ; il lui annonça qu'il prendrait avec lui toute la cavalerie, qu'il marcherait lui-même à la tête de ce corps, et qu'il laisserait une compagnie d'infanterie et trente hommes à cheval, en arrière, à la garde des ponts ; de telle sorte, que tandis qu'il marcherait par Wiverton, et donnerait ainsi l'alarme à Shelford, ces trente chevaux, plus forts que le parti de cavalerie qui pourrait sortir de Shelford, se rangeraient en

bataille en face de cette maison, du côté de la ville; que, dans le même temps, la compagnie d'infanterie marcherait en avant à travers champs, et se trouverait, dans le cas où il sortirait de Shelford quelques gens à cheval et de l'infanterie pour attaquer nos trente chevaux, en position de couper la retraite à l'ennemi, et de prendre avantage des circonstances qui se présenteraient. Le comité ayant approuvé ce projet, on résolut de le mettre à exécution la nuit suivante, attendu qu'il fallait encore un peu de temps pour se procurer les chevaux dont on avait besoin. Le gouverneur, en sortant du comité, rencontra le capitaine White à la parade, dans la cour du château, et lui parla du projet qui venait d'être arrêté: celui-ci parut d'abord un peu troublé, et répondit d'une voix altérée; cependant il se montra disposé à approuver l'expédition, mais témoigna le désir que les trente hommes à cheval, qui étaient destinés à agir sur les derrières, fussent pris dans sa compagnie; le gouverneur y consentit, et lui dit cependant qu'il regrettait de ne pas faire marcher toute sa compagnie, composée de vieux soldats accoutumés au feu et connaissant bien le pays; il le pria qu'au moins le reste ne manquât pas de se tenir prêt; le capitaine le lui promit, et ils se séparèrent. Le gouverneur était prêt à partir avec toute la cavalerie et les dragons, lorsqu'étant chez le colonel Thornhagh, il vit

arriver le capitaine White; ne doutant point de ses intentions, le gouverneur lui demanda si ses hommes étaient prêts. « Ils sont tous sortis pour affaires de service, répondit le capitaine; trente d'entre eux ont marché, selon que nous en sommes convenus; les autres sont allés à Eke-ring pour arrêter un homme malintentionné; il n'en reste plus que quelques-uns qui, si vous le voulez encore, sont à votre disposition. » Le gouverneur lui demanda de venir avec lui pour le seconder; mais le capitaine le pria de l'excuser, disant qu'il ne voyait pas pourquoi il marcherait, puisque toute sa compagnie n'était pas commandée. Le gouverneur sortit aussitôt, se rendit d'abord chez lui, et de là au comité, pour l'informer de la conduite du capitaine White, et en témoigner son mécontentement; les membres du comité parurent également le trouver fort mauvais. Pendant qu'on était à s'entretenir sur ce sujet, arriva un officier de la compagnie de White, venant apporter au comité des ordres à signer pour des approvisionnemens de fourrage; ils furent présentés au gouverneur qui les déchira, disant qu'il ne se prêterait à approuver aucun ordre pour des troupes si mal disciplinées, qui ne voulaient faire que le service qui leur convenait, et dont les officiers ne savaient ni obéir, ni commander.

Malgré ce petit désagrément, qui lui enleva

quatre-vingts hommes de ses meilleurs soldats , le gouverneur se mit en marche avec le reste de sa troupe ; il était déjà entré dans la rue du Pont de la Trent , lorsqu'un de ses espions vint lui donner avis qu'un parti de deux cents hommes de cavalerie ennemie venait d'occuper les deux petites villes de Sierston et d'Elston , situées dans le vallon , qu'ils étaient arrivés fatigués , et que , comme ils paraissaient se croire en sûreté , il serait facile de les surprendre pendant la nuit. Le gouverneur appela aussitôt ses capitaines autour de lui , et leur fit part de l'avis qu'il venait de recevoir ; tous parurent disposés à entreprendre cette expédition , excepté cependant le capitaine Pendock qui fit plusieurs observations pour s'opposer à ce dessein. Tandis que l'on discutait encore à ce sujet , un second émissaire vint confirmer les rapports du précédent , et le gouverneur déclara de nouveau à ses officiers que , s'ils voulaient le suivre , il marcherait à leur tête , dans l'espoir de faire cette même nuit un bon coup de main : en même temps il ordonna au capitaine Pendock , qui connaissait parfaitement tout ce côté du pays , de conduire la compagnie des enfans perdus. Celui-ci se mit en effet à leur tête , mais ne marcha qu'en rechignant , et avec beaucoup de mollesse ; de sorte qu'au bout de deux ou trois milles , le gouverneur fut contraint de lui envoyer quelques officiers , avec ordre de se porter plus vite en

avant. Ce n'est pas que le capitaine Pendock fût lâche ni même timide; on le citait au contraire comme plein de courage, toutes les fois qu'une expédition lui plaisait; mais, en cette occasion, il avait de l'humeur, l'esprit de faction le possédait, et il ne marchait qu'avec répugnance, ne cessant de murmurer, et répétant à tout moment que cette expédition serait sans résultat. Quand il fut arrivé à Saxondale-Gorse, il s'égara à dessein avec la troupe d'enfans perdus qu'il conduisait. Le gouverneur, ne les retrouvant plus, eut un moment de vive inquiétude, et craignit qu'ils n'eussent été enveloppés ou coupés par quelque parti sorti de l'une des villes voisines; mais lorsqu'il arriva à Saxondale-Lane, Pendock et sa troupe reparurent sains et saufs sur les derrières de la troupe. Ne pouvant compter pour le moment sur ce capitaine, le gouverneur avait envoyé des détachemens, l'un commandé par le capitaine-lieutenant Palmer, l'autre par le cornette Peirson, dans les villes voisines, pour mettre à exécution quelques warrants du comité de la guerre, et s'emparer de plusieurs délinquans: bientôt le cornette Peirson revint, rapportant qu'il y avait deux ou trois cents hommes de cavalerie ennemie en quartier à Elston et à Sierston, et qu'il fallait se battre contre ce parti ou se retirer promptement. Le capitaine Pendock recommença à témoigner de l'humeur, et à dire

qu'il serait jour avant qu'on fût arrivé près de l'ennemi. Le gouverneur invita tous ceux qui voudraient le suivre à marcher sans délai, déclarant sa résolution d'aller attaquer, et tout le monde se porta en avant. Lorsqu'on fut arrivé dans les environs de la ville, le gouverneur rassembla toute sa troupe en un seul corps, commanda à plusieurs détachemens d'entrer aussitôt dans la ville, et s'établit lui-même, avec le reste de ses soldats, en dehors de la place et sur la route de Newark, de façon à s'opposer au passage de l'ennemi, s'il en venait de ce côté (1). Les détachemens qui étaient entrés ramenèrent deux capitaines-lieutenans, quelques cornettes, d'autres gentilshommes de rang, trente cavaliers, un plus grand nombre de chevaux et beaucoup d'armes ; le capitaine Thimbleby, ayant absolument refusé de se rendre, fut tué. Le gouverneur fit aussitôt ordonner à ceux de ses gens qui étaient encore entrés en ville de revenir sur-le-champ ; un lieutenant et un cornette qui tardèrent à obéir et demeurèrent à boire, furent surpris par un

---

(1) Ces deux places étaient fort près de Newark et assez éloignées de Nottingham, en sorte que cette expédition fut difficile et dangereuse. Whitelocke en dit quelques mots ; il en eût sans doute parlé beaucoup plus longuement si sir John Gell l'eût dirigée.

parti de gens de Newark, avant même que le corporal, envoyé par le gouverneur pour les avertir, fût sorti de la ville. Les prisonniers que l'on avait ramenés, le butin que l'on avait pris, quelques chevaux et quelques bêtes de somme que nos soldats avaient enlevés dans les maisons des gens malintentionnés chez qui étaient logés les cavaliers, furent emmenés sans accident, et le gouverneur rentra à Nottingham avec toute sa troupe, au grand mécontentement du capitaine White, qui parut assez décontenancé. Cet événement, entre beaucoup d'autres du même genre, peut servir à faire connaître combien le gouverneur rencontrait de difficultés dans la résistance ou les intrigues des gens qu'il avait sous ses ordres.

Vers ce même temps, un jour, en présence de l'ingénieur, le capitaine Pendock se mit à décrier les travaux qu'il avait fait faire; Hooper lui répondit; le capitaine répliqua et frappa l'ingénieur; celui-ci irrité porta sur-le-champ la main à la garde de son épée, la tira à moitié hors du fourreau et la renferma aussitôt. Une servante effrayée accourut dans la cuisine, et y trouva un homme, nommé Henri Wandall, qui appela sur-le-champ quelques soldats, fit désarmer M. Hooper et l'envoya au gouverneur comme prisonnier. Celui-ci ayant demandé à l'ingénieur pour quel motif il arrivait avec une semblable escorte, il lui répondit qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il

s'accusât lui-même, et que si ceux qui l'avaient envoyé croyaient avoir à se plaindre, il serait tout prêt à leur répondre. Le gouverneur, ayant attendu jusqu'à minuit et ne voyant arriver personne, envoya chercher Wandall, et lui demanda pourquoi et de quel droit il avait fait arrêter et envoyé l'ingénieur au château comme prisonnier. Wandall répondit que M. Hooper avait tiré l'épée, et que lui, Wandall, en sa qualité d'officier de la garnison, avait cru devoir l'envoyer en prison. Le gouverneur lui demanda alors qui donc l'avait fait officier, et puisqu'il avait pris sur lui une pareille mesure, pourquoi il n'avait pas fait arrêter les deux individus qui s'étaient pris de querelle. Il fut bien impossible à Wandall de donner une réponse satisfaisante : on vit bien qu'il n'avait agi ainsi que par méchanceté, et le gouverneur le fit mettre en prison pour l'insolence qu'il avait eue, n'étant que simple soldat, d'envoyer un officier en prison, sans en rendre compte au gouverneur, et en laissant en liberté l'un de ceux qui avaient été engagés dans la querelle.

Le lendemain le docteur Plumptre étant arrivé au pont de la Trent, on lui refusa le passage, et il présenta alors une permission signée du lord général, qui l'autorisait à se rendre à Nottingham, et à y rester autant que cela lui conviendrait. Le gouverneur, en ayant été instruit aussitôt, fit dire au docteur que, par égard pour la permis-

sion du lord général , il lui permettrait d'entrer dans la ville et d'habiter sa maison ; mais , en même temps , il le fit inviter à prendre garde de ne pas exciter , par ses intrigues , la moindre rumeur dans la ville ni la moindre mutinerie dans la garnison , qu'autrement il en répondrait. Plumptre répliqua insolemment qu'il voyait avec plaisir que le gouverneur avait appris à vivre , qu'il était venu à la ville pour quelques affaires , et que quand il en trouverait l'occasion , il ne manquerait pas de se rendre au comité. Cependant le comité , informé de la conduite et des propos du docteur , en sentit toute l'insolence , et dressa une plainte contre lui ; six membres de l'assemblée la signèrent ; on l'envoya à M. Millington avec invitation de la présenter et de la soutenir devant le parlement ; en même temps on arrêta qu'une semblable plainte serait envoyée au lord général , lorsque le lieutenant-colonel aurait l'occasion de se rendre à son quartier. Le gouverneur chargea aussitôt son frère d'aller trouver le lord-général , et de s'informer des motifs qui avaient mis le docteur dans le cas de recourir à sa protection pour rentrer dans la ville. Il profita de la même occasion pour écrire au général relativement à ses canoniers de la citadelle : quelques jours auparavant il s'était vu forcé de les consigner de nouveau dans leurs chambres , comme prisonniers , jusqu'à ce

que l'on pût avoir une décision du général sur la conduite qu'il y avait à tenir à leur égard. Le capitaine Palmer, tous les ministres de la ville et à leur instigation (afin d'augmenter la rumeur) quelques prêtres relâchés et malintentionnés s'étaient réunis et avaient demandé à grands cris, dans une pétition adressée au comité de la guerre, que ces canonniers fussent renvoyés comme séparatistes. Le gouverneur s'était donc vu forcé, contre sa volonté et pour prévenir de nouveaux actes de mutinerie, de faire renfermer ces soldats qui, d'ailleurs, étaient honnêtes, obéissans et tout-à-fait tranquilles. Lorsque le lieutenant-colonel fut parti avec les rapports qu'il portait au général sur ces diverses affaires, le docteur Plumptre se conduisit encore plus insolemment qu'il n'avait fait, et s'associa avec Mason pour organiser une plus vive résistance ; ils rédigèrent de concert une plainte contre le gouverneur, au sujet de l'emprisonnement de Wandall : lorsqu'ils virent que cette nouvelle tracasserie ne réussissait pas, Mason vint trouver le gouverneur, et l'accabla d'importunités pour en obtenir la liberté de Wandall ; mais, comme on la lui demandait d'un ton tout-à-fait inconvenant, le gouverneur persista à s'y refuser.

Dès qu'il eut reçu les lettres que sir George Hutchinson lui portait, le général écrivit au docteur Plumptre de quitter la ville et donna ordre au

gouverneur de rendre la liberté à ses canonniers. Il s'empessa d'obéir à cette injonction, heureux de satisfaire en ce point sa conscience, qui ne lui permettait pas de retenir en prison pour opinions religieuses des hommes qui, d'ailleurs, vivaient honnêtement et se montraient tout-à-fait inoffensifs. Cependant cet événement excita un grand mécontentement parmi les prêtres ; ils animèrent toute la population contre le gouverneur, encourageant avec ardeur l'esprit de faction et ne s'arrêtant pas à remarquer quels étaient ceux qu'ils excitaient à la révolte, ni s'ils étaient bien ou mal intentionnés, pourvu qu'ils se joignissent à eux et se prononçassent avec chaleur contre les séparatistes. Les malintentionnés, pleins de ruse, ne manquèrent pas, voyant cela, de se ranger au nombre des zélés ; mais en même temps ils riaient sous cape de voir ces gens-là ruiner ainsi leur propre cause et leurs plus fidèles défenseurs.

Cependant le docteur Plumptre n'ayant aucun égard aux ordres du général, le gouverneur lui fit dire qu'il comptait qu'il obéirait et partirait le plutôt possible. Plumptre répondit que ses affaires étaient terminées et qu'il allait partir, mais qu'il espérait bien revenir, malgré les obstacles qu'on lui suscitait. Le lieutenant-colonel aurait voulu suivre auprès du parlement la plainte que le comité de la guerre lui avait adressée contre Plumptre ; mais M. Millington lui fit de grandes